

92

Léopold Sedar Senghor

La poésie de l'action



STOCK

LES GRANDS LEADERS

Collection dirigée

par

Claude GLAYMAN

760

8° R

76589

(20)

Dans la même collection

- Sicco MANSOLT : *La Crise*.
Pierre MENDÈS FRANCE : *Choisir*.
Georges SÉGUY : *Lutter*.
Jacques DELORS : *Changer*.
Nicolas SARKIS : *Le Pétrole à l'heure arabe*.
L'Allemagne selon Willy Brandt, par Henri MÉNUDIER.
Préface d'Alfred Grosser. Enquêtes et entretiens avec Willy Brandt, Helmut Kohl et Hans Dietrich Genscher.
Un Algérien nommé Boumediene, par Ania FRANCOS et Jean-Pierre SÉRÉNI.
Olof PALME : *Le Rendez-vous suédois*.
Nahum GOLDMANN : *Le Paradoxe juif*.
Jeannette LAOT : *Stratégie pour les femmes*.
Yigal ALLON : *Israël : la lutte pour l'espoir*.
Kurt WALDHEIM : *Un métier unique au monde*.
Pierre MAUROY : *Les Héritiers de l'avenir*.
René LÉVESQUE : *La Passion du Québec*.
Bruno KREISKY : *L'Autriche entre l'Est et l'Ouest*.

A paraître

- Nicolae CEAUSESCU : *Conversations avec Edouard Guibert*.
Ibrahim SOUSS : *Le Tournant palestinien*.
Roger MASSIP : *Caramanlis : un Grec hors du commun*.
Etc.

LIVRES-DOSSIERS

- Suède : *La réforme permanente*.
Revue « Faire » : *Dossiers pour 1978*.
Dossier - Québec.

A paraître

- Des livres-dossiers consacrés à la Grèce, au Portugal, aux Antilles, etc.

LA POÉSIE DE L'ACTION

Aux Éditions du Seuil

Le livre est consacré à la poésie de l'action, à la poésie de la lutte, à la poésie de la révolte.

Il est divisé en deux parties.

La première partie est consacrée à la poésie de la lutte.

La seconde partie est consacrée à la poésie de la révolte.

Le livre est écrit par un poète, un homme de lettres, un homme de la plume.

Il est écrit dans une langue simple, claire, accessible à tous.

Il est écrit dans une langue qui est la langue de la poésie, la langue de la lutte, la langue de la révolte.

Le livre est écrit par un poète, un homme de lettres, un homme de la plume.

Il est écrit dans une langue simple, claire, accessible à tous.

Il est écrit dans une langue qui est la langue de la poésie, la langue de la lutte, la langue de la révolte.

Il est écrit dans une langue qui est la langue de la poésie, la langue de la lutte, la langue de la révolte.

Il est écrit dans une langue qui est la langue de la poésie, la langue de la lutte, la langue de la révolte.

Il est écrit dans une langue qui est la langue de la poésie, la langue de la lutte, la langue de la révolte.

Aux Éditions du Seuil

Le livre est consacré à la poésie de l'action, à la poésie de la lutte, à la poésie de la révolte.

Il est divisé en deux parties.

La première partie est consacrée à la poésie de la lutte.

La seconde partie est consacrée à la poésie de la révolte.

Du même auteur

Aux Éditions du Seuil

CHANTS D'OMBRE suivis de HOSTIES NOIRES, poèmes.
ÉTHIOPIQUES, poèmes.
NOCTURNES, poèmes.
POÈMES, édition reliée.
LIBERTÉ I, NÉGRITUDE ET HUMANISME.
LIBERTÉ II, NATION ET VOIE AFRICAINE DU SOCIALISME.
LIBERTÉ III, NÉGRITUDE ET CIVILISATION DE L'UNIVERSEL.

Collection « Points » 1974.

ÉLÉGIE DES ALIZÉS, lithographie originale de Marc Chagall.
LETTRES D'HIVERNAGE, illustrations originales de Marc Chagall.
ÉLÉGIES MAJEURES, suivies de DIALOGUE SUR LA POÉSIE FRANCOPHONE.

Autres éditeurs

ANTHOLOGIE DE LA NOUVELLE POÉSIE NÈGRE ET MALGACHE DE
LANGUE FRANÇAISE, précédée de ORPHÉE NOIR par Jean-
Paul Sartre, Presses universitaires de France.

Léopold Sédar Senghor

La poésie de l'action

Conversations avec Mohamed Aziza

Stock

DL-23-05-1980-14254



Tous droits réservés pour tous pays.

© 1980, Éditions Stock.

Présentation

... mais, par-dessus les actions des hommes sur la terre, beaucoup de signes en voyage, beaucoup de graines en voyage et, sous l'azyme du beau temps, dans un grand souffle de la terre, toute la plume des moissons.

SAINT-JOHN PERSE.

En Occident, le président Léopold Sédar Senghor jouit d'une réputation assez flatteuse quoique, parfois, un peu sommaire. Dans cette partie de l'hémisphère Nord du monde, l'opinion publique admire en lui, à juste raison, le président-poète, l'un des rares de notre temps, avec Mao Tsé-toung et, à un moindre degré, Hô Chi Minh et Agostinho Neto, à avoir su concilier les exigences écrasantes de la première magistrature d'un pays et les nécessités internes du chant et de l'écriture.

Certes, Senghor est un poète — et l'un des plus grands d'Afrique et du tiers monde à côté d'un Neruda, d'un Tagore, d'un Guillen ou d'un Adonis — mais en même temps, il conduit, d'une manière complémentaire, une réflexion intellectuelle qui

l'amène à réfléchir sur des problèmes dépassant singulièrement le cadre strictement politique ou purement poétique, ses deux passions. Il n'est que de relire la série de ses ouvrages intitulés *Liberté I*, *II* et *III* pour se convaincre que sa curiosité intellectuelle touche à une multitude de domaines, jusques et y compris l'histoire des religions, l'art ou les problèmes de linguistique comparée. D'un autre côté, une certaine opinion publique occidentale voit d'un bon œil ce leader africain « modéré » et s'empresse de l'opposer à certains autres « radicaux » ou « maximalistes » pour des raisons stratégiques évidentes et, pour lui, gênantes, voire injustes. Mais Senghor, s'il est modéré (ce terme nécessiterait bien des précisions), n'est pas tiède. Il a été un des premiers à donner une ample et vivante réalité politique à la formule : « dégradation continue des termes de l'échange », en l'assortissant d'une analyse économico-politique rigoureuse qui lui a valu l'approbation ponctuelle, explicite ou implicite, d'économistes aussi exigeants (« maximalistes » diraient certains) et venant d'horizons géopolitiques aussi différents que Raoul Prébish, Samir Amin, Tibor Mende ou Celso Furtado pour n'en citer que quelques-uns.

Il continue à se battre pour l'avènement d'un nouvel ordre international, économique, social, mais surtout *culturel* sans lequel aucune paix durable ne saurait raisonnablement se concevoir, ni, à plus forte raison, exister dans un monde scandaleusement inégalitaire. Ce « modéré » n'a pas hésité, en plusieurs circonstances, à prendre en charge, avec vigueur et clarté, celles des revendications du tiers monde qui lui semblaient les plus justes.

Aussi est-il hasardeux de vouloir, à tout prix, lui coller une étiquette. Il est vrai que c'est de ce prix

que les hommes publics — personnalités politiques ou vedettes — paient leur réussite et leur renom. Mais cet homme, par sa stature historique et son message politique, n'intéresse pas que ses seuls concitoyens et le poète appartient à tous. Aussi peut-il paraître utile d'aller, avec lui, plus avant dans ce libre parcours, sur les pistes de la découverte d'une personnalité multiple parce que vivante et riche de tropismes diversifiés, acceptés dans leur foisonnement et leur secrète unité.

Le titre que Senghor a tenu, lui-même, à donner à la somme de nos entretiens porte la marque d'un refus, *a priori*, de toute tentative de réduction simplificatrice, de toute catégorisation commode mais schématique. Cette exigence fait situer la confiance, au-delà de la logique abstraite de la raison discursive ou, pour utiliser une de ses expressions, « albo-européenne » fonctionnant par antinomie et antithèse, dans la vérité éclatée de l'univers de la raison intuitive qui ne répugne nullement à allier les contraires... ou ce qu'il est convenu d'appeler ainsi ! Comment s'étonner de ce souci d'acceptation des diversités de surface qui nervurent l'unité des profondeurs chez un homme qui, dans le cadre d'une réunion populaire dans son pays, se révèle un grand tribun au rayonnement charismatique pour devenir, tout naturellement, en privé, un homme réservé (quoique chaleureux avec ceux à qui il donne sa confiance et son amitié) cultivant un goût profond pour le recueillement, la réflexion ou les promenades solitaires ? Faut-il s'étonner, de même, que ce chrétien fervent ait constamment nourri une fascination sans réserve pour l'islam, ou que ce « chantre de la négritude » persévère dans la défense du projet francophone et

maintienne l'enseignement du grec et du latin dans le système éducatif de son pays ?

Ces apparentes contradictions, sur lesquelles il s'explique longuement dans cet ouvrage, ne peuvent étonner que certains esprits trop mécaniquement rationnels... voire les irriter car la liste en est longue.

Ce réformateur patient et attentif à la complexité des données sociales et du substrat culturel, ne cesse d'invoquer la pensée marxiste... pour la soumettre, il est vrai, à une « relecture africaine ».

Cet humaniste, nourri à la source des cultures et des langues africaines de ses origines, se passionne pour les civilisations gréco-latine, arabe, védique, orientale et même extrême-orientale.

Ce poète délicat à l'ombre des signares phosphorescentes de son cher Joal sait trancher vigoureusement — parfois à contrecœur — dans le nœud gordien des intrigues politiques.

Enfin, cet « homme fort » à la tête d'un régime présidentiel stable vient d'entreprendre, de sa propre initiative, l'institution d'un pluralisme politique (limité, il est vrai) *de nature constitutionnelle*. Expérience exemplaire, à plus d'un titre, dans une Afrique encore agitée de soubresauts et où, hélas ! comme en beaucoup trop d'autres lieux de la planète, l'expérience démocratique constitue un risque que beaucoup de gouvernants répugnent à prendre.

Certes, les excuses pour reculer aux calendes grecques l'avènement de l'organisation démocratique ne manquent pas : immaturité politique arbitrairement diagnostiquée chez les populations, désaccord « doctrinal » avec la nature et les objectifs de la démocratie « bourgeoise », etc.

Bien sûr, l'expérience tentée au Sénégal, grâce à

la détermination de Senghor, peut révéler quelques faiblesses : limitée à trois (ou même quatre) partis, la vie politique peut manquer d'organes adéquats pour exprimer fidèlement toute la complexité du vécu social. Mais le problème est complexe : dans quelle partie du monde, une démocratie, quels que soient les qualificatifs dont elle se désigne — libérale, populaire, directe, etc. — et les réalités socio-politiques qu'elle recouvre, peut-elle vraiment échapper à une structuration obligatoirement canalisatrice, voire à une formalisation inévitablement réductrice ?

Quoi qu'il en soit de ces problèmes, force est de constater que grâce à la volonté de l'un des derniers « chefs historiques » africains dont la légitimité et la représentativité n'ont jamais été véritablement mises en question, le Sénégal se trouve être l'un des rares pays d'Afrique noire (avec la Haute-Volta, la Gambie et le Nigeria) à pouvoir s'offrir la chance enviable d'une expérience démocratique, même canalisée !

Ce pari sur la viabilité, voire sur la « faisabilité » de la démocratie pourrait s'avérer, par sa valeur exemplaire pour d'autres pays en développement, comme la contribution la plus féconde de l'œuvre politique de Senghor. Cependant, certains jugent qu'il s'agit là seulement d'une expérience de démocratie « formelle ». Mais l'on sait que l'oubli de ces « formes » tant décriées par un certain révolutionnarisme repose sur une très hâtive lecture de Marx : car si celui-ci critiquait bien les formes bourgeoises de la démocratie, telle qu'elle était pratiquée au XIX^e siècle par certains États européens, c'était pour demander non point la disparition des libertés formelles, mais leur élargissement à une dimension

(économique) qui les rendrait plus concrètes et plus réelles !

Et l'on sait bien maintenant que la négation des libertés même formelles au nom d'une soi-disant raison d'État ou de parti ou d'un unanimité de commande, mène, via les goulags ou les prisons fascistes, tout droit au glacié des totalitarismes !...

A travers ces quelques exemples qui ne sont pas exhaustifs, on voit combien complexe et riche est la personnalité de l'homme. C'est donc à débroussailler cet écheveau d'interrelations, à parcourir le labyrinthe intérieur d'une conscience que je me suis d'abord employé en commençant cette longue interview d'un homme qui, quel que soit le jugement que l'on porte sur sa personnalité et son œuvre, ne saurait laisser indifférent. Oserai-je dire que, pour ce qui me concerne, cet échange m'a passionné comme j'espère qu'il intéressera les lecteurs de l'ouvrage qui en est le résultat ? Car j'y trouvais, en plus de la matérialité des idées échangées et des sentiments avoués, une raison supplémentaire de croire à la nécessité de l'échange et de la discussion entre intellectuels de sociétés émergentes pour tenter, ensemble et chacun selon ses possibilités, de construire une réponse viable et valable aux défis du temps présent et aux souffrances que les « damnés de la terre » continuent à endurer du fait de l'inégal partage sur le plan international et parfois, il faut avoir le courage de l'avouer, de causes internes (démission collective de la chose publique, attitudes régressives et illusoirement compensatrices, etc.).

Mais ce dialogue nécessaire, voire vital, n'est possible qu'à la condition expresse de le mener à l'ombre de la tolérance et de l'acceptation mutuelle. Comment, en effet, gommer les spécificités dues à

la succession des générations, aux acquis du milieu social et culturel ambiant, à la sensibilité changeante des époques et des modes de penser, à l'héritage historico-culturel reçu en partage et aux particularités des personnalités propres, sans risquer de porter atteinte gravement à toute possibilité de véritable dialogue fécondant ? Comment nier que la contradiction, franche, sincère et non dogmatique, soit le ferment même de toute pensée s'inscrivant — selon une formule juste et belle — dans la « logique du vivant » ?

C'est en nous fondant sur ces quelques croyances partagées que nous avons commencé notre discussion. Et, parce qu'il ne s'agissait nullement, dans notre esprit, de se limiter à un quelconque reportage sèchement autobiographique (et encore moins à une revue insipidement hagiographique), nous avons tenté, à chaque jalon de l'itinéraire intérieur autant que public qui reconstituait les principales étapes de l'aventure d'une vie, d'approfondir un ou plusieurs thèmes d'intérêt général avec le maximum de vérité et d'application. Et d'exigeante sincérité.

Ainsi avons-nous abordé, tour à tour ou — parfois — simultanément, les problèmes qui se posent au militant politique (place et rôle de l'Afrique et du tiers monde dans le monde contemporain, avenir du socialisme et de la démocratie, etc.), au chef de l'État (comment construire une nation, de quels contre-pouvoirs convient-il d'entourer l'exercice de l'autorité et... même jusqu'au problème de la peine de mort !), à l'intellectuel (conditions d'une renaissance intellectuelle et culturelle en Afrique et dans le tiers monde), au poète (que signifie et que peut la poésie, comment le poète « lit-il » sa propre poésie, etc.) et à l'homme (la foi, la justice, l'amour, etc.).

Cet énoncé énumératif (d'une manière très incomplète, bien sûr) peut faire penser à je ne sais quel catalogue raisonné de ce dont il faut avoir parlé dans le cadre d'une entreprise comme celle-ci. Rien, pourtant, ne serait plus faux !

Cet entretien mené dans la plus complète liberté de conception, d'exécution et d'expression fut accompli, au contraire, comme un libre parcours où les considérations politiques s'imbriquaient naturellement dans les méditations sur la création, et les rêves anticipateurs donnaient fraternellement la main aux luttes présentes.

Cette manière de procéder qui tentait, plus ou moins consciemment, de faire revivre l'antique échange à l'ombre de l'arbre à palabre tutélaire, nous fit déboucher sur une matière multiforme où se mêlent et s'emmêlent le message spirituel, l'action politique, le sentiment poétique et la réflexion intellectuelle, ou, plutôt, sur un assemblage étonnant peut-être, à première vue, où les catégories convenues s'estompent et où l'on découvre que l'action peut être poétique et le sentiment — parfois — politique.

C'est à ces emmêlements féconds que je pensais souvent, tandis qu'après la concentration du travail, entre deux séances d'enregistrement, je déambulais, en sa compagnie, dans le parc ombragé... Et je regardais l'homme attentif au bruissement des feuilles, nommant chaque arbre et chaque plante — ses racines paysannes — puis discourant, sans souci d'ordonnement, de la poésie de Séféri, de tel ou tel congrès de paléontologie (science qui, entre toutes, le passionne), du scintillement de la neige au-dessus de l'Atlas, d'un peintre sénégalais dont il suit attentivement l'évolution artistique, de l'injustice des climats quand sévit

la sécheresse au Sahel, de ses émois devant la découverte de la civilisation dravidienne en Inde, de la signification profonde du jazz pour la diaspora noire, de la véhémence des couleurs sous le ciel méditerranéen, de la morsure de la solitude au cœur même de la jubilation, de l'anthologie des jeunes poètes sénégalais dont il écrira la préface... Puis le silence et le crissement des pas sur le gravier... Mais voilà qu'il s'arrête pour réciter, dans la merveilleuse langue sérère de ses origines, autant pour l'auditeur attentif mais un peu désorienté par sa faille linguistique que pour lui-même, un poème ancien où les jeunes filles graciles se balancent, telles des louanges de palmes, au bord du clair ruisseau qui s'irise de réfléchir leurs troublantes beautés fugitives... A défaut de pouvoir comprendre le sens des mots, il faut savoir écouter la musique du Verbe... Puis, de nouveau, le silence habité par le chant des oiseaux et l'écho du poème et, au fond du parc, deux ombres qui s'éloignent...

Comment rendre complètement ces instants d'échange qui sont aussi une part de vérité, dans le sec compte rendu d'un enregistrement mécanique ?

J'avais entamé ce travail avec détermination et plaisir, mais également avec une certaine appréhension. A la fin de l'effort, le sentiment d'avoir mené à son terme, en dehors des complaisances protocolaires ou des conventions d'usage, une tentative honnête et sincère de rencontre humaine peut conférer un certain réconfort. Mais à la vue de ce qui reste d'un échange profond, quand le moment fugace a été immobilisé, quand les bruits, les sons, les couleurs et les silences qui servaient de toile de fond irremplaçable à l'entretien ont déserté la page blanche où ne survit que leur écho limité, alors

subsiste l'appréhension de n'être pas arrivé à restituer, dans leur intégralité vécue, le visage et l'itinéraire d'un homme.

Oui, l'inquiétude vrille. Comme un aiguillon...

MOHAMED AZIZA.

Introduction

Les travaux et les jours

MOHAMED AZIZA : *Monsieur le Président, une des questions les plus courantes que l'on se pose à votre propos, c'est de savoir comment le chef d'État que vous êtes devenu arrive à concilier son action avec les nécessités, à première vue, d'une autre nature, du poète que vous êtes demeuré ? Cette double pratique ne va pas sans susciter des questions, du moins pour l'observateur extérieur. Comment ressentez-vous et vivez-vous ce double destin ?*

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR : Je me suis posé ce problème à moi-même lorsque, en 1945, M^e Lamine Guèye, alors secrétaire général de la Fédération socialiste du Sénégal, m'a demandé de me présenter aux élections à l'Assemblée constituante. J'avais fait partie de la commission nommée par le Général de Gaulle pour étudier le problème de la représentation des colonies à cette Assemblée. Je me suis donc posé le problème, et j'ai hésité pendant un mois. J'ai finalement accepté, parce que, en 1945, boursier du C.N.R.S., j'étais venu pour mener une enquête afin d'écrire ma seconde thèse pour le doctorat d'État. Ma première thèse s'intitulait *Les Formes verbales dans le groupe séné-*

galo-guinéen, avec comme sous-titre *Wolof, Sérère, Poular et Diola*. Ma seconde thèse portait sur *La Poésie orale en Sérère*. Au cours de mon enquête, je me suis rendu compte de la misère des paysans. Comme je suis d'une famille essentiellement terrienne, c'est cette misère qui m'a amené à accepter d'être candidat aux élections. Mon ambition au départ, en arrivant en France, n'était pas une ambition politique. Dès mes années de « première supérieure » au lycée Louis-le-Grand, entre 1928 et 1931, je m'étais fixé un objectif : être professeur au Collège de France, et poète. En 1948, M. Faral, alors directeur du Collège de France, me dira encore : « Monsieur Senghor, j'ai, pour vous, une place au Collège de France. Bâclez votre thèse. » Mais je n'ai jamais voulu bâcler un travail. J'ai donc accepté d'être candidat aux élections sans savoir exactement où j'allais.

Heureusement, pendant mes trois années de « khâgne », j'avais essayé d'assimiler l'essentiel de ce que j'ai appris en France : l'esprit de méthode et d'organisation. J'arrive, maintenant, à concilier mes deux vies : la vie privée et la vie publique, la vie poétique et la vie politique. Je crois avoir réussi à surmonter la contradiction grâce, précisément, à l'esprit d'organisation et de méthode que l'on m'avait enseigné à Louis-le-Grand.

Pour mener cette double vie, il faut avoir une santé de fer. Depuis 1945, je n'ai jamais été alité pendant plus de quarante-huit heures, sauf à l'occasion d'une opération à l'œil, où je suis resté en clinique pendant une semaine. Ce qui m'a inspiré *l'Élégie de Minuit*. Tous les matins, je me lève à 5 h 30 (j'ai conservé des habitudes paysannes). Je me couche entre 22 heures et 22 h 30. Au saut du lit, je fais trente minutes de culture physique. Deux fois

par semaine, à 19 heures, j'en fais encore trente minutes avec un professeur de gymnastique. En week-end, sauf du 1^{er} décembre au 15 avril, je nage entre un kilomètre et un kilomètre et demi. A cela, j'ajoute un régime frugal. Depuis dix ans environ, je ne fume plus. Je n'ai commencé de fumer vraiment qu'à l'âge de trente-trois ans, pendant ma captivité, comme prisonnier de guerre. Je ne prends pas d'alcool, pas même du vin, sauf un petit apéritif le samedi et le dimanche ainsi qu'aux repas officiels. Ce régime me permet de « tenir le coup », comme on dit. D'autre part, j'ai un emploi du temps strict. Mes audiences sont fixées à peu près un mois à l'avance. J'essaie de programmer, une année à l'avance, mes déplacements à l'étranger. Ma journée est organisée. A 7 h 30, je suis au bureau, d'abord au Palais de la République, où je peux travailler tranquillement pendant deux heures. A partir de 9 h 30, je divise ma journée entre, d'une part, le Conseil de Cabinet, les conseils interministériels, la séance de travail avec le Premier Ministre et, d'autre part, les audiences, sans oublier le courrier à lire et celui à signer. Je reçois les membres du Gouvernement, certaines personnalités de passage comme certains notables sénégalais. Je reçois aussi des directeurs de service ou d'établissement public, des entrepreneurs, etc. Je consacre, ainsi, beaucoup de temps à mes fonctions de chef de l'État dans un régime présidentiel, car je suis chargé, non seulement de définir la politique du Gouvernement, mais encore de la contrôler.

Je trouve encore, il est vrai, le temps d'écrire. J'écris pendant les grandes vacances. Après quelques jours de repos, je m'enferme, au moins pendant un mois, dans la maison familiale de ma femme, et je travaille à peu près huit heures par

jour. J'ai quatre bibliothèques : une ici, à Verson, une à Paris, une à Dakar, au Palais de la République, et une dans la villa de week-end, à Poponguine. En dehors des grandes vacances, quand je suis pris par mon sujet, j'envoie tout promener — pour écrire un poème. Cependant, le plus souvent, je prends des notes, car je vis d'abord mon poème pendant quelques jours, quelques mois, parfois des années. Par exemple, l'*Élégie pour la Reine de Saba* aura été vécue par moi pendant quelque cinq ans. Ce qui me manque le plus pour écrire, ce n'est pas l'inspiration, c'est le temps. Relisez *Liberté III*, dont le sous-titre est *Négritude et Civilisation de l'Universel*. Vous verrez que l'année 1968 est à peu près vide. Car j'ai eu, moi aussi, ma « révolte étudiante », et j'ai tout mis de côté pour régler ce problème.

Pour me résumer, il n'y a pas, chez moi, de contradiction entre la vie du Président de la République et la vie de l'écrivain. J'ai l'impression que, si j'étais resté professeur, ma poésie aurait été plus pauvre, plus gratuite, car ce qui l'alimente, c'est la vie communautaire : celle de mon peuple. Dans cette poésie, j'exprime, bien sûr, ma vie personnelle, mais je m'exprime surtout en Nègre et en Africain. C'est quand je suis à la campagne, en relation directe avec les paysans, que je vis pleinement. Ma vie publique serait incomplète, parce que d'un homme mutilé, si je n'étais pas un écrivain. Aujourd'hui au Sénégal, comme vous le savez, les premières priorités, ce sont l'éducation, la formation et la culture, auxquelles nous consacrons à peu près 30 % de notre budget public. C'est d'abord, bien sûr, parce que je suis écrivain et que j'ai été enseignant que la surpriorité est donnée à l'éducation, à la formation et à la culture. C'est surtout

qu'objectivement, cela correspond au vrai problème. Je vous renvoie au deuxième rapport du Club de Rome, intitulé *Stratégie pour Demain*. Il y est dit que, de plus en plus, les économistes considèrent le problème culturel comme un élément essentiel du développement économique et social.

— *Mais si le pouvoir arrive à revêtir parfois (surtout dans un pays africain) cet aspect d'expression d'une volonté communautaire sur le plan symbolique (aspect qui pourrait se concilier avec les fonctions de l'aède hellénique ou du griot africain), on ne peut nier que, sur le plan de sa pratique, toujours contraignante, il diffère profondément, dans son essence, du questionnement, voire de la contestation que toute création authentique lance à sa société. Alors, il me semble que l'on peut se demander et vous demander si le poète, en vous, n'a pas été quelquefois froissé ou déchiré par quelques décisions que le chef d'État avait dû prendre sous l'injonction des nécessités de la vie publique ?*

— La contradiction est une contradiction de fond. Je peux, en principe, organiser ma vie pour accomplir, et mes devoirs de Président de la République, et mes tâches d'écrivain ; mais le chef de l'État est souvent obligé de prendre des décisions dures, alors que ce n'est pas dans son tempérament, ni dans ses idées *a priori*.

Je vais vous citer un exemple. En 1966, j'ai failli être la victime d'un fanatique, qui avait tenté de m'assassiner. Je fus profondément touché par cela. Je me mis à sa place, et j'essayai de comprendre son fanatisme : que l'on pût risquer sa vie pour son Idée. Je voulus le gracier, mais tous ceux des

responsables que j'avais consultés, tout le monde me dit qu'il ne fallait pas gracier cet homme ; sans quoi, nous ne pourrions plus diriger le Sénégal. Pendant trois semaines, j'eus des cauchemars terribles. C'était, là, la profonde contradiction de ma situation. Il ne faut pas considérer l'aspect personnel des choses, mais l'aspect communautaire.

Sur le plan général de la Nation, c'est la raison pour laquelle, si nous avons une justice indépendante, coiffée par une Cour suprême, qui, plus de soixante fois sur cent en moyenne, casse, quand elle est saisie, les décisions de l'exécutif pour abus de pouvoir, nos lois sont extrêmement sévères, plus sévères que dans les pays occidentaux. C'est ainsi que les coupables de prise d'otage ou de vol à main armée sont passibles de la peine de mort. Il en est à peu près de même pour les sabotages des infrastructures économiques — lignes d'électricité ou de téléphone, conduites d'eau, etc. — dont les peines peuvent aller jusqu'à dix ans de prison.

— *Êtes-vous pour le maintien et l'application de la peine capitale ?*

— Il faut, quand c'est nécessaire, quand il y a crime crapuleux et prémédité, appliquer la peine capitale. Il ne s'agit pas de juger selon le point de vue de Dieu. Dieu seul peut juger dans l'absolu. C'est, ici, un problème de pratique. Je pense que, s'il faut sacrifier des vies humaines, dans une société comme la nôtre, une société encore traditionnelle en partie, il faut préférer, aux vies des marginaux, à celles surtout des bandits, celles des honnêtes gens. C'est un choix déchirant à la réflexion, mais nous avons fait ce choix.

D'autant que la peine capitale a encore un effet de dissuasion dans la *société intermédiaire* qu'est la société sénégalaise, malheureusement *dé-culturée* par rapport à l'équilibre harmonieux de la société négro-africaine traditionnelle, et tout aussi malheureusement acculturée par rapport au déséquilibre de la société euraméricaine contemporaine. J'insiste sur la déculturation. En effet, même chez les socialistes démocrates d'Afrique noire, voire chez les marxistes-léninistes, qui restent croyants à 90 %, la foi l'emporte sur la pratique, car les ministres du culte, imams ou prêtres, prêchent beaucoup plus le dogme que la morale. La conséquence la plus grave en est que, dans la pratique, les barrières religieuses ayant été renversées, l'acculturation aux manières des Blancs s'est accélérée avec, pour conséquence, la hausse de la criminalité dans les villes, dont le frein le plus efficace est encore la sévérité des lois, surtout la peine de mort.

Pour revenir à votre deuxième question, ce n'est donc pas un problème insoluble, pour un poète-chef d'État, de concilier les devoirs du chef de l'État et la fidélité du poète à ses idées-sentiments. Il suffit que le chef d'État s'élève au-dessus des questions électorales, de la politique politicienne, qu'encore une fois, il s'identifie à l'âme de son peuple. C'est ainsi que des chefs d'État du Tiers-Monde, comme Mao Tsé-toung et Hô Chi Minh, ont pu être, pleinement et en même temps, hommes d'État et poètes.

— A vous entendre, je me demande si cette conciliation du poétique et du politique n'est pas plus aisée dans le cadre de sociétés à dominante traditionnelle. Vous avez cité Mao Tsé-toung. Avec vous-même, et Hô Chi Minh dans une moindre mesure,

vous êtes les rares magistrats suprêmes d'une nation à avoir pu continuer à produire une œuvre de création. Dans l'univers occidental, il y a bien eu des poètes tentés par la politique et, à l'inverse, des hommes politiques tentés par la création (et pas seulement par la production d'autobiographies particulièrement bien léchées du point de vue stylistique), mais ce sont, là, des personnes qui n'ont jamais exercé la magistrature suprême. Je me demande si le fait de pouvoir exprimer dans son œuvre, parce que telle est la tradition littéraire dans beaucoup de nations émergentes, non seulement une vision et une expérimentation individuelles, mais également la mémoire et les aspirations du groupe, un chant communautaire, ne facilite pas cette jonction entre le politique et le poétique.

— Vous avez raison. En effet, nos sociétés africaines sont des sociétés qui vivent en symbiose. La société européenne est une société de division, de dichotomie, tandis que les nôtres sont encore des sociétés de participation, de communion. Même en politique, la poésie y joue encore un grand rôle. Si j'ai triomphé de mes adversaires à partir de 1951, c'est, en grande partie, parce que j'avais de meilleurs poètes populaires. A nos congrès, il y a des pauses, et les griots, nos troubadours, soutenus par les batteurs de tam-tam, se mettent à chanter. Toute la salle bat des mains en les accompagnant, non seulement les Négro-Africains, mais encore les invités arabo-berbères, sans parler des Maures, citoyens sénégalais.

C'est un fait que nous accordons de plus en plus d'importance à la vie culturelle au Sénégal. Depuis l'indépendance, nous avons créé une nouvelle littérature, singulièrement une nouvelle poésie. Nous

avons créé aussi une nouvelle peinture, une nouvelle sculpture, une tapisserie. Nous sommes en train de créer une nouvelle danse, une nouvelle musique, une nouvelle architecture, voire une nouvelle philosophie. Nous avons décidé, en outre, depuis quelques années, que nous aurions, autour de la fête nationale du 4-Avril, quinze jours de manifestations culturelles. C'est la *Quinzaine de la Jeunesse et de l'Art sénégalais*. Les manifestations culturelles y équilibrent les manifestations sportives.

Vous le voyez, le fait que je suis, en même temps, homme politique et poète doit être replacé, non seulement dans le contexte sénégalais, mais dans celui, plus large, de l'Afrique : d'une société de participation et de communion.

— *Pourtant, en Afrique et ailleurs dans le Tiers-Monde, le pourcentage des chefs d'État d'origine militaire est beaucoup plus élevé que celui de chefs d'État, non pas forcément poètes ou écrivains, mais simplement de formation intellectuelle.*

— C'est un phénomène mondial. Regardez, par exemple, les Latino-Américains ! Même en Europe, il y a eu, depuis les invasions barbares jusqu'à la Renaissance, le même phénomène. J'ai étudié très attentivement la vie du duché de Normandie dans ses démêlés avec l'Angleterre et avec la France, pendant des siècles. C'est une longue histoire de querelles et de violences, sinon de ruses et de trahisons. Toute naissance est précédée d'une parturition dans la douleur. L'incohérence actuelle est d'une époque qui passera. Les régimes militaires céderont progressivement la place aux régimes

civils, avec une place de plus en plus grande prise par les intellectuels dans les gouvernements. Sans parler de la chute de Bokassa et de Macias Nguéma, cette année 1979 verra le retour des civils au Ghâna et au Nigeria. C'est ainsi que, dans un pays comme le Sénégal, l'existence d'un régime militaire est difficile à concevoir. Les militaires eux-mêmes pensent qu'ils sont beaucoup mieux dans les casernes, à leur place de défenseurs de la Constitution. Le problème est affaire d'évolution, de culture. Il ne faut pas désespérer.

— *Comment se fait-il, à votre avis, que non seulement en Afrique, mais aussi un peu partout dans le monde, il y ait cette militarisation croissante de la vie publique ?*

— A mon avis, cette militarisation provient de l'état actuel de l'histoire : c'est un fait momentané dans un long processus historique. Ce ^{xx}^e siècle, où nous vivons, a été préparé, depuis quatre siècles, par les découvertes de la Renaissance et leurs conséquences. Mais nous nous acheminons maintenant vers une autre civilisation.

Depuis la Renaissance donc, l'Europe a découvert, et colonisé, les quatre autres continents. Elle s'est enrichie des richesses de ces continents. Cependant, en Europe même, à partir du ^{xviii}^e siècle, il y a eu le réveil des consciences nationales : des Allemands, des Slaves, des Scandinaves en particulier, contre les dominations de la France et de l'Angleterre, mais aussi de la Turquie. Et puis il y a eu le phénomène de l'émergence américaine. Depuis le début du ^{xx}^e siècle, nous avons assisté au réveil des autres continents, des autres races et

nations : des autres civilisations. Actuellement, c'est la grande rupture, qui prépare la nouvelle civilisation panhumaine annoncée par Pierre Teilhard de Chardin. C'est exactement ce que prévoient MM. Mésarovic et Pestel, du Club de Rome, dans leur livre intitulé *Stratégie pour Demain*. Ils ont fait une projection à l'horizon de l'an 2025, et ils pensent que les problèmes actuels ne peuvent pas se résoudre si l'on ne tient compte que d'un seul domaine. Ainsi, à côté de l'économique, il faut, selon eux, tenir compte des domaines politique, culturel, etc. Mieux, aucun problème ne se résoudra dans le cadre d'un seul continent. Il faut tenir compte de tous les continents, voire de toutes les régions. Nous assistons actuellement au plus grand bouleversement de l'histoire, à la plus grande révolution des temps modernes. On s'aperçoit même que l'ère de l'économisme est passée. Aujourd'hui, la politique prend de plus en plus d'importance, l'emportant sur les autres domaines, et, par-delà la politique, la culture.

Comme nous sommes donc dans une période troublée, il est naturel que ceux qui ont la force matérielle, les militaires, cherchent à prendre le pouvoir. Mais, dès qu'un militaire a pris le pouvoir, il cherche une base idéologique pour se faire accepter. Ce qui l'amènera, un jour, *nolens, volens*, à rendre le pouvoir aux idéologies : aux civils.

— *Ne pensez-vous pas que le cas du militant qui n'exerce pas encore un pouvoir est différent de celui qui conquiert le pouvoir et participe à une institution ? Est-ce que les relations avec l'écriture, avec la création de l'un et de l'autre — du militant et de celui qui exerce le pouvoir — ne sont pas différentes, parce*

que la différence du statut socio-politique peut influencer profondément la gestation intérieure ?

— Je crois que les relations sont différentes parce que lorsqu'on n'a pas acquis le pouvoir, qu'on milite pour une idée, on se place sur le plan théorique, et l'on simplifie les choses. Tandis que lorsqu'on est confronté avec les problèmes de la pratique, cela vous oblige à enrichir votre théorie. Nous passons, en somme, du plan logique, linéaire, au plan dialectique, multivalent. Le fait d'être devenu un homme politique approfondit votre vision et votre personnalité.

Actuellement, en un certain sens, j'accorde plus d'importance aux problèmes d'écriture. Ces jours-ci, je me suis relu, j'ai relu les textes qui constituent *Liberté III*, et j'ai eu l'impression d'avoir par trop simplifié les problèmes, de m'être placé d'un point de vue trop littéraire, trop linéaire. De cet examen de conscience, je suis devenu plus modeste. Les problèmes sont infiniment plus complexes, et, dans l'écriture, je ne les ai pas résolus de façon satisfaisante. Il est vrai que, chaque fois que je me relis, j'ai l'impression d'être loin de l'idéal que j'avais rêvé. C'est ainsi que la version définitive de mes poèmes, celle que je livre au public, c'est la quatrième ou cinquième version.

— Vous êtes connu, sur le plan littéraire, surtout comme poète, mais votre production, dans ce domaine, est plus vaste et plus variée. Vous avez écrit des études de nature analytique, groupées dans la série *Liberté*, et vous continuez à produire des contributions intellectuelles sur des sujets éclectiques, touchant aussi bien à la paléontologie qu'à la métri-

que de la poésie africaine, à l'histoire des idées et des institutions qu'à tel ou tel problème d'identité culturelle. Vous animez également une revue Éthiopiennes, consacrée essentiellement, mais non exclusivement, aux problèmes socio-culturels du monde noir. Avez-vous conscience d'une différence d'approche et de traitement, quand vous vous adonnez à ces différentes formes de l'écriture ?

— Ce sont deux démarches différentes. Lorsque j'écris un texte en prose, je procède suivant les lois de la rationalité, avec, de temps en temps, une sorte de flambée poétique pour rompre la monotonie, mais, avant tout, pour entrer plus profondément dans le sujet. Quand j'écris un poème, le premier jet est douloureux : c'est un tissu d'images. Mais, quand je me relis, en me corrigeant pour arriver à une expression plus dense et plus harmonieuse, je suis heureux. Écrire un poème, c'est une des choses qui me donnent le plus de joie — je ne parle pas de « plaisir ». Au contraire, pour un texte en prose, j'ai toujours l'impression de n'avoir pas bien résolu le problème. Je n'ai fait que poser quelques éléments pour une solution future, quand le poème, lui, a atteint son objet par le seul fait qu'il est posé, là, unique, s'enrichissant de l'adhésion, diverse, des lecteurs.

— *Et le chef d'État s'accommode aussi bien du prosateur que du poète, ou existe-t-il des degrés d'acceptation ou d'approbation ?*

— Je pense que mes textes poétiques sont meilleurs que mes textes en prose. D'abord parce qu'ils m'engagent plus profondément : totalement.

Ensuite et en conséquence, parce qu'ils sont, dans le domaine de l'art, plus *créateurs*. Ce n'est pas hasard si les anciens Grecs ont réservé le mot de *poiêsis*, de « poésie », c'est-à-dire « création », à la seule production des poèmes parmi les œuvres d'art au sens général du mot.

1

Racines

— Vous m'avez dit que votre double prénom pouvait apparaître comme une sorte de prémonition, en tous les cas, comme une incitation à ce qui allait être, plus tard, votre combat intellectuel pour le métissage.

— Comme vous le savez, je m'appelle *Léopold Sédar*. Dans mon acte de baptême, il n'y a que « Léopold » et, dans mon acte de naissance, il n'y a que « Sédar ». « Léopold », parce qu'un des amis de mon père s'appelait *Léopold*, mais aussi qu'avec le prince aîné de Belgique, futur Léopold III, le nom était à la mode. J'ai découvert, plus tard, que saint Léopold était un margrave d'Autriche. J'ai eu l'occasion d'aller m'incliner sur sa tombe. « Sédar », c'est une sorte de sobriquet : « Qui n'a pas honte » ou « qu'on ne peut humilier ». Dans certaines circonstances — c'est la coutume en Afrique, vous le savez — on vous donne un sobriquet. Heureusement qu'on ne m'a pas appelé « Tu es laid » ou « Personne n'en veut ». Ma mère me l'a dit, quand je suis né, j'étais chétif. Pour quoi on m'a donné ce sobriquet de « Sédar ». « Senghor », c'est un nom d'origine portugaise.

Mon père m'a dit que ses ancêtres venaient du *Gabou*, qui est une région de la haute Guinée portugaise. Les Senghor se trouvent surtout en Casamance, à la frontière de l'ancienne Guinée portugaise, et une partie de la Casamance, comme on le sait, est une ancienne colonie portugaise, cédée par échange à la France. Senghor vient du portugais *Senhor*, et c'est probablement pourquoi il y a un « h ». Cela signifierait donc « Monsieur ». J'ai probablement une goutte de sang portugais, car je suis du groupe sanguin « A », qui est fréquent en Europe, mais rare en Afrique noire.

Au temps de mon enfance, dans une société encore féodale, on aimait s'ennoblir. Mon père affirmait que ses ancêtres avaient fait partie des *Guelwars*, qui, il y a quelques siècles, étaient venus du pays *malinké* pour supplanter la noblesse sérère, en se mariant, d'ailleurs, aux filles des familles nobles. Chez les Sérères, en effet, « c'est le ventre qui est noble » : on est noble par sa mère, et non pas par son père. Mon père soutenait même que la fameuse Sira Badral, qui est à l'origine de la noblesse *guelware*, appartenait à sa famille. Je crois que mon père a beaucoup enjolivé tout cela, en tirant la couverture de son côté. Il est vrai qu'il était un grand propriétaire terrien, avec un vaste domaine et un millier de bovins. Il est vrai aussi que le dernier roi du Sine, Koumba Ndofène Diouf, l'appelait *Tokor*, « Oncle ». Ce qui est sûr, incontestable, c'est que les ancêtres de mon père étaient des Malinkés qui venaient de la haute Guinée portugaise. Du côté de ma mère, on cachait plutôt ses origines étrangères. Ma mère s'appelait Gnilane Bakhoum. « Bakhoum » est une variation dialectale de « Bokhoum », ce qui indique une origine peule. En tout cas, ma mère cachait ses origines, et

prétendait, dur comme fer, qu'elle était une « pure Sérère ». Le matriarcat régissant, alors, la société sérère, je me sentais de la famille de ma mère. Mon oncle Waly Bakhoun, mon *Tokor*, comme je l'appelle dans mes poèmes, était le frère aîné de ma mère, et c'est lui qui faisait fonction de chef de famille. Il était ce qu'on appellerait, en langage marxiste, « un paysan moyen ». Il avait son champ et quelques vaches. C'est mon oncle qui m'a donné une partie de mon éducation. Et c'est important, car, grâce à lui, je me sens encore paysan.

Mon enfance a exercé une très grande influence sur moi : non seulement sur le plan culturel, mais aussi sur le plan politique. En effet, la moitié de mes poèmes m'ont été inspirés par deux cantons : celui de Joal, où je suis né, et celui de Fimla, près de Djilôr, où j'ai passé mon enfance jusqu'à l'âge de sept ans. Mon père avait quatre femmes, en bon propriétaire terrien et commerçant qu'il était en même temps. Je suis né, d'après l'acte de baptême, le 15 août 1906. Cet acte a été établi trois mois après ma naissance. D'après mon acte de naissance civil, enregistré à Gorée, je suis né le 9 octobre 1906. Mais ce dernier acte a été rédigé en 1908. Ce n'est pas important, sauf pour ceux qui croient aux astres. Le problème est de savoir si je suis né sous le signe du Lion ou sous le signe de la Balance. D'après ma femme, je suis Balance et Lion à la fois. Quelques mois après ma naissance, mon père m'a emmené à Djilôr, village situé sur les bords de la rivière Sine, qui est un affluent du fleuve Saloum.

Mon père était le principal notable du village, car il était, comme je l'ai dit, un grand propriétaire. Il était, en même temps, commerçant. Il achetait des arachides pour les revendre à des sociétés commerciales bordelaises. Il avait, à Djilôr, une boutique

tenue par un boutiquier, qui vendait des denrées et des objets manufacturés. Quand le roi Koumba Ndofoène Diouf venait rendre visite à mon père, il le faisait en grand cortège, à cheval, entouré de quatre troubadours, également à cheval, qui chantaient ses louanges en s'accompagnant du tam-tam d'aisselle. Il y avait une simplicité remarquable dans tout cela et, en même temps, la solennité d'un rituel. Je me rappelle les conversations des deux hommes. C'était le type même du dialogue négro-africain, avec son ton serein, ses mots choisis, ses formules de politesse... C'est ce souvenir qui m'a donné le plus l'impression qu'il y avait une civilisation négro-africaine, qui m'a marqué d'une façon indélébile.

A cela, se sont ajoutés d'autres souvenirs d'enfance. Étant du côté de ma mère, je m'échappais, très souvent, de la maison paternelle, de la « Haute Maison », pour aller accompagner mon oncle dans les champs ou courir avec les bergers. J'ai vécu, alors, pendant quelques années, dans ce que j'appelle le « Royaume d'Enfance ». Je chassais avec les petits bergers, je maraudais avec eux, et j'écoutais leurs histoires : leurs contes et leurs légendes. A la maison, après le dîner, c'était la veillée. Pendant une heure et plus, nos nourrices — car nous étions plusieurs enfants — nous contaient, elles aussi, et bien mieux, les contes et légendes du vieux temps. Mon père n'aimait pas mes escapades, et il me reprochait mon tempérament roturier. C'est pourquoi, à l'âge de sept ans, il m'enleva des bras de ma mère et de mon oncle, pour m'envoyer à la Mission catholique de Joal. Pendant un an, le Père Léon Dubois, un Normand, m'a dégrossi avant de me faire entrer à la Mission catholique de Ngasobil, à six kilomètres au nord de Joal, sur les bords de l'Océan atlantique.

De mon enfance, j'ai gardé une vision poétique de ce coin du Sénégal : de ces deux cantons de Joal et de Fimla où j'ai vécu jusqu'à l'âge de seize ans. J'en ai retiré aussi un profond attachement au clan de ma mère et un enracinement dans le terroir sérère. Mais c'est mon père qui m'a donné le sens de la tradition et de l'honneur. Pour les Sénégalais, comme pour la plupart des Soudano-Sahéliens, il y a deux mots importants et qui sont à la base de notre conception de la vie : c'est le *jom*, le sens de l'honneur, et la *kersa*, la maîtrise de soi ou la retenue, la pudeur. Ce sont les deux sentiments exprimés par ces mots qui sont à la base de notre éthique : l'*honneur* et la *mesure*. C'est, au fond, très proche de l'éthique des Berbères, nos voisins du Nord.

— *Puis-je vous demander si, parmi les quatre femmes de votre père, toutes étaient de croyance chrétienne, ou bien s'il y avait des musulmanes ? Ce n'est pas là, de ma part, une curiosité quelque peu indiscreète, mais un point qui me paraît revêtir, objectivement, un certain intérêt. Car, à mon avis, une des spécificités les plus intéressantes de la civilisation sénégalaise, c'est que l'œcuménisme n'y est pas un vain mot ou un vœu pieux. Il m'est apparu comme une réalité vécue par la société sénégalaise dans son ensemble, et je connais des familles dont les membres sont musulmans et chrétiens à la fois, vivant ensemble dans une grande harmonie et une parfaite tolérance.*

— Il faut classer ma famille dans l'ethnie sérère. D'après le dernier recensement d'avril 1976, il y a, aujourd'hui, en 1979, plus de 5,5 millions d'habi-

tants au Sénégal, avec un taux de croissance de 2,9 %, ce qui est un taux moyen pour l'Afrique de l'Ouest. Mais, sur ces 5,5 millions, il y en a 1 million qui ne sont pas d'origine sénégalaise, qui viennent des pays voisins, et surtout de la Guinée-Conakry. Sur les 4 millions qui restent, il y a à peu près 700 000 Sérères, qui occupent la côte atlantique sur une longueur de 200 à 250 kilomètres. Les Sérères représentent l'ethnie la plus paysanne, avec les Diolas. Les paysans y sont à la fois agriculteurs et éleveurs, parfois pêcheurs. C'est donc une ethnie forte, un peu comme les Bretons ou les Auvergnats en France, qui pratique une économie intégrée.

Pour répondre, précisément, à votre question, lors de la conquête de l'intérieur du Sénégal (la conquête se situe vers 1860), les missionnaires catholiques et musulmans se sont attaqués, en même temps, au pays sérère, qui était animiste. De telle sorte que, dans une famille comme la mienne, ou celle du cardinal Thiandoum, archevêque de Dakar, il y a des musulmans et des chrétiens. Mon père a été baptisé. Il était donc catholique. Mais il ne pratiquait pas beaucoup, d'autant moins qu'il était polygame. Parmi ses femmes, il y avait une chrétienne, les autres étant, à leur naissance, animistes comme ma mère. Mais celle-ci a été baptisée à la fin de sa vie, et elle est morte en chrétienne. Quant à mon oncle Waly Bakhoum, il a beaucoup hésité. Il aimait bien boire, en bon Sérère, mais, en avançant en âge, il s'est assagi, et il a fini par se convertir à l'islamisme. Et il est mort en bon musulman.

Dans les grandes familles du Sénégal et chez les cadres, on est, en général, métissé, qu'il s'agisse de religion ou d'ethnie. Il n'y a pas de problème. La majorité de mes sœurs, qui ont été baptisées à leur

La vie et l'œuvre de Léopold Sédar Senghor, ce Président-Poète, offrent maints exemples d'innombrables variations chromatiques qui font la vraie richesse d'une personnalité, comme celle d'une gamme musicale. Ce chrétien fervent n'a pas cessé d'être fasciné par l'Islam. Ce réformateur patient n'hésite jamais à invoquer la pensée marxiste, pour la soumettre, il est vrai, à une relecture africaine.

Cet « homme fort » à la tête d'un régime stable entreprend, de sa propre initiative, d'instituer dans son pays, un pluralisme politique de nature constitutionnelle, même limité. Ce « chantre de la Négritude » continue de défendre la francophonie et maintient l'enseignement du grec et du latin dans le système éducatif de son pays, etc. Autant de thèmes de ce livre.

Mais aussi ces autres thèmes : que pense l'homme politique africain de la place et du rôle de son continent et du Tiers Monde, des problèmes de la démocratie et de l'avenir du socialisme, etc. Comment voit-il les conditions d'une renaissance culturelle dans les sociétés émergentes qui permettra un vrai dialogue des cultures, respectueux des différences ; comment "lit-il" sa propre œuvre poétique, etc. ?

C'est à ces questions et à bien d'autres que tente de répondre *La poésie de l'action*, livre conçu comme un itinéraire intérieur autant que public librement reconstruit plutôt que comme un compte-rendu sèchement autobiographique.

Mohamed Aziza, écrivain tunisien, a publié des études se rapportant aux divers aspects de la culture arabe contemporaine : *La calligraphie arabe* (S.T.D. Tunis), *Le théâtre et l'Islam* (S.N.E.D. Alger), *Patrimoine culturel et création contemporaine en Afrique et dans le Monde arabe* (N.E.A. Dakar), *L'Image et l'Islam* (Albin Michel Paris 1978), etc.

L. S. Senghor et M. Aziza au Palais de la Présidence à Dakar, le 18 décembre 1978.



Atelier Pascal Vercken - Photo Laurence Vidal

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

